

O.S. Indochinois

(Ouvriers Spécialisés)

Joël Pham

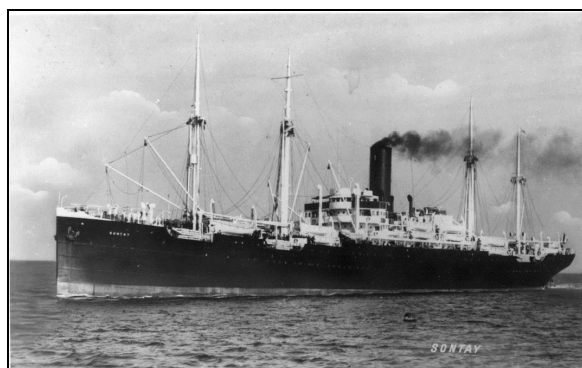
www.travailleurs-indochinois.org

A côté des vingt mille travailleurs indochinois recrutés en 1939/1940 et qui étaient dits O.N.S. (Ouvriers Non Spécialisés), le Service de la M.O.I. eut à gérer d'autres personnels. Parmi ceux-ci, cet article s'intéresse aux Ouvriers Spécialisés de l'Armement qui venaient se former en métropole.

Disons le d'ores et déjà, leur nombre est sans commune mesure avec celui des O.N.S. puisqu'ils ne furent que quatre-vingt huit éléments. Il s'agissait de volontaires.

Un stage de formation

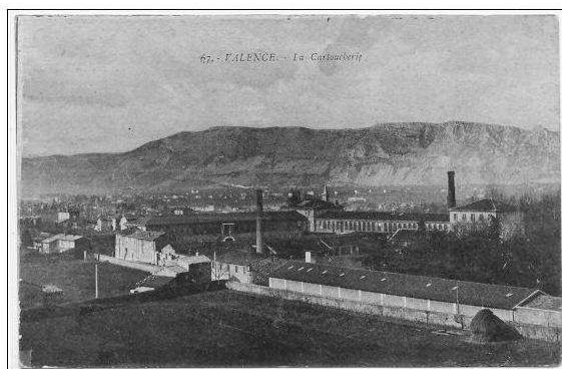
Ces ouvriers sont envoyés en France dans le cadre du projet de construction d'une cartoucherie à Phu Tho au Tonkin. Face à la pénurie d'ouvriers aptes à servir les machines de cette nouvelle usine, l'État-Major des Colonies escomptait l'envoi d'une centaine d'hommes en formation dans les usines métropolitaines d'armement. Profitant du transport des premiers O.N.S., c'est finalement un groupe de 88 Ouvriers Spécialisés qui sera mis en route. Le groupe quitte Haiphong le 3 novembre 1939 sur le Sontay. L'arrivée à Marseille a lieu le 11 décembre 1940.



Collection : Joël Pham

Les affectations

Alors que dans un premier temps le ministère pensait les affecter par moitié à l'Atelier de Fabrication du Mans et à l'usine Manurhin de Cusset (Allier), il modifie son intention initiale considérant que le climat du midi serait plus favorable aux ouvriers. Ils seront donc affectés, toujours par moitié, à l'Atelier de Fabrication de Toulouse et à la cartoucherie de Bourg les Valence.



Collection : Joël Pham

Si l'aspect technique des stages et leur résultat réel en terme de formation sont mal connus (ce travail reste à faire), il demeure, grâce à la surveillance du courrier exercée en Indochine, des traces de l'état d'esprit de ces O.S. à leur arrivée en usine et lors des premières semaines.

Expéditeur : Ban, O.S. à Toulouse.

« Nous travaillons 10 heures par jour. Cela devrait être long et pourtant la journée passe très vite parce qu'autour de nous il y a 12.000 ouvrières françaises.... Elles sont émerveillées par notre intelligence. Nous causons éperdument avec elles à longueur de journée »

Expéditeur : Nha, O.S. à Toulouse.

« Arrivé à Marseille le 11/12, on m'a fait loger dans un bâtiment que je ne pouvais imaginer. Une prison. Une grande prison qui compte plus de 4000 cellules.... On l'emploie depuis le début de la guerre comme maison passagère des travailleurs indochinois. ... On fait la visite médicale, la distribution des effets nécessaires. On y est libre. J'avais le temps de visiter Marseille, goûter la bouillabaisse..... Le 19-12, je suis dirigé à Toulouse dans une grande Cartoucherie qui compte à peu près 10000 ouvriers et 2000 ouvrières.... On me considère comme étudiant, c'est pourquoi je suis traité avec les meilleurs égards »

Expéditeur : Tiêu, O.S. à Valence.

« En arrivant à Valence, j'ai été saisi par le froid ; avec 5 couvertures je n'arrivais pas à me réchauffer. Quand je sortais, j'étais entièrement emmitoufflé, ne laissant voir que mes deux yeux et je souffrais du froid comme si je n'avais pas été couvert. Nous étudions 10 heures par jour, comme les ouvriers..... A l'usine nous ne faisons absolument rien nous passons notre temps à flâner ça et là..... tous nous sommes les « chéris de ces dames » (sic). Nous mangeons des friandises toute la journée. On va à l'usine pour apprendre à travailler mais si on a envie d'étudier on le fait : si on n'en a pas envie on ne fait rien et voilà tout. Nos supérieurs nous traitent avec égard.... Cher Liên, les Français d'ici ne sont pas du tout comme ceux de la Colonie. Toutes les races ont de braves gens et de mauvais, des intelligents et des bêtes. Depuis que je suis ici je n'ai plus envie de retourner en Indochine. Il est très facile de se marier avec une Française. On n'a pas un sou à dépenser. Elle travaille pour assurer sa vie et nous nous travaillons pour assurer la nôtre. Cela n'a rien à voir avec notre pays »

Source : Anom



Les rapatriements

Les quarante-quatre O.S. de Toulouse quittent la ville le 16 juillet 1940 soit après six mois de formation seulement et sont regroupés en subsistance à Marseille en attente d'un bateau de retour en Indochine. Le départ de ceux de Valence n'est pas documenté dans le fonds exploré.

Quatre-vingt six d'entre eux, soit la quasi-totalité, partent sur l'Éridan du 22 janvier 1941 et atteindront Saïgon le 25 mars suivant.

Un autre embarque sur le Chenonceaux du 20 février 1941 et arrive à Saïgon le 5 mai suivant.

Je n'ai pas encore retrouvé les éléments pour le dernier du groupe.

Il y a lieu de remarquer que ce groupe a été considéré comme « prioritaire » en ce qui concerne le rapatriement et qu'ils échappèrent ainsi au sort des quinze mille O.N.S. qui ne purent rejoindre leur terre natale que de nombreuses années plus tard.

La cartoucherie de Phu Tho

« Il existait en 1938 au Tonkin une usine de chargement de cartouches d'infanterie. La métropole envoyait les éléments séparés, de manière à réduire les dépenses résultant des expéditions de munitions chargées ; la poudre était embarquée séparément et la cartoucherie de Dap Cau procédait au chargement.

Par ailleurs, les études, entreprises en Indochine par un ingénieur général des Poudres que M. Mandel y avait envoyé en mission, étaient très encourageantes quant aux possibilités de fabrication locale d'explosifs.

Pour ces raisons, le ministre décida la création d'une véritable cartoucherie, tous les éléments de munitions étant fabriqués sur place, seule la poudre serait au début expédiée par la métropole. La construction de l'usine fut confiée à la « Société Manurhin », spécialiste de ce genre de travaux ; elle marcha très vite. Au moment où la guerre éclatait elle était terminée, les machines arrivées et l'Indochine disposait des moyens de fabriquer ses munitions d'infanterie »

Général X, Aux heures tragiques de l'Empire (1938-1941) p 61-62 - Office Colonial d'Édition - Paris 1947

« L'installation d'une cartoucherie dans la région de Phu Tho a été entreprise, les bâtiments de l'usine ainsi qu'une cité ouvrière ont été construits, mais les machines-outils ne parviendront jamais par suite de la rupture des communications »

Jean Marchand, L'Indochine en guerre p34 - Les Presses Modernes – Paris 1959